

# Notre amie Charlotte Perriand

On aurait aimé l'avoir comme amie, Charlotte. On aurait voulu la croiser, lui demander conseil lors de tel ou tel souci sur un projet. Tous les créateurs et créatrices d'aujourd'hui en architecture et design auraient aimé travailler quelque temps avec elle pour apprendre de sa formidable liberté d'esprit.

Elle est tellement intemporelle Charlotte, qu'on oublie qu'elle appartient à la génération de nos grands-parents ou arrière-grands-parents. Elle est libre, elle bouge, fait du ski et de longues randonnées et se prélassait au soleil. Elle invite ses amis à boire un verre dans sa soupenette autour du bar chromé aux lignes simples qu'elle a conçu et qui reflète tellement l'Esprit Nouveau (revue fondée par Le Corbusier en 1920). Il n'y a que Charlotte pour aller au Salon de l'auto, acheter un phare et le transformer en luminaire.

Ah ! ce petit bar sous le toit présenté au Salon d'automne 1927. Le Corbusier l'embauche après avoir vu cette réalisation ; il comprend immédiatement qu'avec Charlotte, on ne « décore pas », on ne « meuble pas », on « vit » autrement, tout simplement. Chez ma grand-mère, à la même époque, on passe le plumeau sur les commodes Louis XV et on s'ennuie beaucoup avec, comme seul horizon, une maison à tenir et des enfants à élever.

Elle met de la chaleur et de la vie dans son univers superbe et glacial, comme en témoigne cette photo magnifique d'une Charlotte riante avec, en guise d'auréole, une assiette tenue par le maître lui-même. Cependant, avec Corbu, les relations ne sont pas simples. Il s'attribuera longtemps ses créations. Au-delà de la fascination et de l'aide, il y aura aussi l'absence de reconnaissance de son travail. Mais il en faut plus pour abattre une telle personnalité. Charlotte quitte l'atelier de la rue de Sèvres et vole de ses propres ailes, notamment au Japon où elle séjourne plusieurs années.

Elle conjugue, tout au long de sa vie, l'art, l'architecture et l'artisanat selon les principes du Bauhaus en y ajoutant une touche française et japonaise à la fois. Ses idées et son mobilier n'ont pas pris une ride. Ironie de l'histoire, elle a couru après l'argent alors qu'aujourd'hui ses bibliothèques atteignent



des prix astronomiques. Qu'il est loin son rêve de fabriquer en série et à bas coût dans le sillage de son ami Prouvé ! Car Charlotte aime les matériaux industriels, le confort et les choses fonctionnelles et sans chichi. Sa photo alanguie sur sa chaise longue, avec son fameux collier en billes de roulement, en est la meilleure illustration. Elle n'aime pas les espaces encombrés depuis qu'elle a découvert, par hasard, le vide reposant d'une chambre d'hôpital lors d'une opération de l'appendicite quand elle était enfant. Sans relâche, elle cherche à magnifier le vide quand la société tout entière invite au plein.

Le vide, toujours le vide qu'une seule lettre sépare de la vie et elle note : « Vivre, c'est faire vivre ce qui est en nous, sans s'encombrer ». Charlotte aurait pu écrire cet aphorisme de Georges Perec : « Vivre, c'est passer d'un espace à l'autre, en essayant le plus possible de ne pas se cogner ». Pour ne pas surcharger les intérieurs, elle dessine des cloisons et des portes coulissantes, imagine des cuisines minuscules, mais rationnelles, ouvertes sur le séjour avec le fameux passe-plat, comme pour la Cité Radieuse. Elle étire l'espace et simplifie la vie quotidienne en plaçant ce qu'il faut à portée de main.

On aurait aimé faire des séjours avec sa bande d'amis artistes dans sa maison de week-end et, plus tard, dans son chalet de Méribel. On imagine les discussions, au travers de ses écrits, notamment *L'art d'habiter*, paru en 1950. Comment approcher une démarche artistique avec légèreté et la diffuser au plus grand nombre ?

Comment marier l'artisanat et le design contemporain ? Comment appréhender la rudesse de ce monde, les bagarres pour signer ses productions et ne pas s'aigrir ?

Une vie bien remplie et un grand vide depuis son décès, en 1999. Mais pour nous consoler, nous avons eu ses œuvres exposées à la fondation Vuitton et donc un beau catalogue, ses livres et son journal imaginaire, magnifiquement écrit par Virginie Mouzat. L'histoire avec un grand H et les petites histoires du quotidien s'entremêlent et on suit, pas à pas, l'élaboration d'une œuvre, la fidélité à des idées, les tâtonnements et les recherches, le virus des voyages bien avant le tourisme de masse, et la belle construction d'une relation mère-fille. On se met quasiment dans la peau d'une femme émancipée, culottée, non pas timide, mais modeste et humble. On ne lâche pas ce livre profond et léger qui reflète bien la condition féminine dans les années 1925-1935, le sens et le rôle du design, l'économie de moyens, les racines vernaculaires et la modernité. On revisite le XX<sup>e</sup> siècle avec ce journal imaginaire, certes, mais qui sonne juste, d'une femme moderne, en avance sur les préoccupations d'aujourd'hui, qui construisait durablement et sobrement bien avant que ces mots ne soient à la mode.

**Élisabeth Pélegrin-Genel, illustration de Charlotte Moreau ■**

Pour découvrir le talent méconnu de photographe de Charlotte Perriand : Laure Adler, *Charlotte Perriand* (Éditions Gallimard, 2019)